

N° 2009 3 JUIN 1911

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 centimes

SOMMAIRE. — *Le Trésor maudit du Palais rouge (1800)*, par Georges G.-Toudouze. — *Sœur Sainte-Marguerite et la Sourde-Muette-Aveugle*, par Miss Chieff. — *Fils de Veuve*, par Charlotte Chabrier-Rieder. — *Le Centenaire de Le Verrier : Histoire de la Découverte de Neptune*, par Gabriel Renaudot. — *Chronique des Sports*. — *Nouvelles de partout : l'Occupation de Debdoû*. — *Renseignements divers : la Mort d'un Tneur d'Éléphants*, etc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un An (2 volumes), 20 francs. — Six Mois (1 volume), 10 francs. — Étranger (Union Postale) : Un An, 22 francs
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. — Il paraît un Numéro par semaine

ondulations courent jusqu'au lointain horizon encadré de montagnes de 600 à 700 mètres aux contours mollement dessinés; pas d'arbres, sauf quelques oliviers plantés en quinconces à travers champs et autour des villages un rideau d'eucalyptus, de platanes et de poivriers au-dessus desquels pointe le clocher d'ardoise d'une modeste église. Ce n'est même pas la Provence qu'évoquent ces sillons où pointent le blé et l'orge, ces prés, ces jardins, mais les doux tableaux de notre France centrale. Peut-être le spectacle changera-t-il, lorsque, dans quelques semaines, les récoltes rentrées, le soleil viendra rôtir cette étendue qui apparut à nos soldats, à leur première sortie d'Oran, il y a quatre-vingts ans, comme un effroyable désert.

Un instant cependant, on a une courte vision d'Afrique; la ligne vient côtoyer une immense lagune, aux rives de sable étincelantes d'efflorescences salines et dont le miroir glauque va se perdre au loin dans l'ouest. C'est la Sebkhâ d'Oran, dépression elliptique de 40 kilomètres de long sur 8 à 12 de large et séparée de la mer par le massif du Mourdjadjo; en hiver, elle est couverte d'une nappe d'eau salée ne dépassant pas 50 centimètres; en été, l'eau s'évapore et il s'y forme une croûte saline. Il y a là, malheureusement, 32 000 hectares perdus pour l'agriculture.

Les noms mêmes des bourgades et des villages qui parsèment la riche plaine d'Oran fortifient l'illusion qu'on éprouve de se trouver en France : voici Valmy, sur l'emplacement du camp où nos troupes restèrent longtemps, arrêtées par les hordes d'Abdel-Kader; Sainte-Barbe du Tlélat avec son importante gare de bifurcation de la ligne d'Alger et du chemin de fer de la frontière marocaine; Saint-Lucien, renommé pour ses vergers et ses vignobles.

Mais la montagne qui barrait l'horizon s'est rapprochée et maintenant la locomotive haletante en fait la rude ascension. Jusqu'à mi-hauteur, des vignes aux énormes ceps noueux couvrent les pentes, puis la roche, rebelle à l'âpre conquête du colon, s'élance nue jusqu'au sommet, coupée de gorges étroites au fond desquelles se tordent les ruisseaux qui forment le maigre fleuve Tlélat. Des lauriers-roses sauvages, saules de l'Afrique, remplissent les ravins de leur feuillage lancéolé d'où, dans peu de temps, jailliront les panaches de fleurs embaumées. Voici, du reste, une station qui en a pris le nom, les Lauriers-Roses; puis, à l'entrée du col qui perce la chaîne par 480 mètres d'altitude, le gros village de l'Oued-Imbert dont les entreprenants colons ont défriché en vignes les cimes mêmes de la montagne.

Nous arrivons au sommet de l'obstacle, et par la large brèche se déroule devant nous l'immense Tell Oranais qui s'étend à l'ouest jusqu'au voisinage de Tlemcen et dont Sidi-bel-Abbès occupe le centre. C'est, malgré son apparente uniformité, vue de cette hauteur, moins une plaine qu'un moutonnement d'ondulations fortement accentuées et ravinées par

EXCURSION AUX CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS ET DANS LE SAHARA ALGÉRIEN¹

II

La plaine et la Sebkhâ d'Oran. — Le col de l'Oued-Imbert. — Tell et Tessalla. — Sidi-bel-Abbès. — Le type d'une cité militaire. — Espagnols et Arabes — La Légion Étrangère. — Les vignobles de Sidi-bel-Abbès. — Les seguias de la Mékerra.

Nous quittons Oran pour Sidi-bel-Abbès, notre première étape sur la route du Maroc, par le train qui part à dix heures du matin de la gare monumentale de Karguentah. Le temps est radieux et, à peine hors des faubourgs qui enserrant la ville, nous entrons dans une riante campagne qui avec ses champs labourés, ses maisonnettes éparses, ses routes bien entretenues ne donne guère l'impression d'un paysage africain : une vaste plaine, dont les insignifiantes

1. Suite. — Voy. pages 50 et 59.

les eaux qui courent à la Mékerra. Sur l'alignement de la chaîne que nous venons de franchir, s'élève superbe, isolé, le Tessala, pyramide de 1061 mètres, tandis qu'au sud s'alignent d'un bout à l'autre de l'horizon les lourdes croupes de l'Atlas du Tell, où, çà et là, brillent de larges plaques de neige.

Rapidement, nous descendons et gagnons la plaine; tandis que, au revers opposé, ce n'étaient guère que céréales, ici c'est un immense vignoble couvrant sans aucune interruption l'interminable succession de coteaux; ici encore, on se croirait loin de l'Afrique, en quelque coin de Bourgogne ou de Beaujolais. Jusqu'aux arbres qui sont de chez nous, comme l'indique le nom du premier gros bourg que nous atteignons, les Trembles, où la sinueuse Mékerra abritée de ces blancs feuillages semble un ruisseau de France.

Il est midi passé, lorsque le train entre en gare de Sidi-bel-Abbès. L'omnibus nous emporte au milieu d'un épais nuage de poussière, fléau bien africain, et franchissant une porte à pont-levis, d'aspect guerrier, nous dépose à l'hôtel, au centre de la ville. C'est encore ici le « Continental » et, renseignement qui a son importance, nous y trouvons très affable accueil et confortable gîte.

Il n'y avait en ce lieu, dans la plaine déserte, qu'un marabout solitaire, lorsqu'en 1845 le général Bedeau y construisit une redoute pour contenir les tribus de la puissante confédération des Beni-Ameur, redoute que nous dûmes plus d'une fois défendre contre les attaques du « grand Emir » et à laquelle ne succéda un embryon de ville qu'en 1849.

Aussi, Sidi-bel-Abbès, ainsi nommé du saint musulman enseveli sous le marabout, est par excellence le type du *bordj*, c'est-à-dire de la ville édifiée de toutes pièces par le Génie militaire : un parallélogramme d'exactlyment 800 mètres de long sur 400 de large, entouré d'une simple muraille percée de meurtrières, — défense suffisante contre un ennemi sans artillerie, — flanqué de bastions aux quatre angles et précédé d'un large fossé. Quatre portes à pont-levis, percées chacune au centre d'une des faces, donnent accès à deux larges voies qui divisent l'intérieur en quatre quartiers d'égale surface. Chacun de ces quartiers est partagé lui-même en damier par des rues de moindre largeur se coupant à angle droit. Les établissements militaires, caserne de la Légion, quartier des Spahis, magasins, hôpital, etc., sont groupés dans la partie occidentale, tandis que le reste est livré à l'élément civil.

Les rues centrales, véritables boulevards, bordées de maisons basses à toits de tuile, parmi lesquelles surgissent des constructions modernes de plus en plus nombreuses, et ombragées de beaux arbres, présentent une grande animation : colons français, Espagnols, Arabes, forment une foule bigarrée, amusante, sur les trottoirs au long desquels s'alignent les cafés, les étalages des magasins, tandis que sur la chaussée se croisent cavaliers et légères voitures,

omnibus et diligences aux carcasses antédiluviennes.

Cette animation frappe pour deux raisons : c'est d'abord que nous sommes ici en pleine province algérienne, et ensuite parce que la ville dont on embrasse les limites d'un seul regard paraît fort petite. Mais en réalité l'ancien bordj fortifié n'est plus que la cité centrale, le noyau d'une des plus importantes agglomérations oranaises qui compte plus de 25 000 habitants, et déborde dans de vastes faubourgs hors de son enceinte militaire.

La population de Bel-Abbès comme celle, du reste, de toute cette région de l'Oranie, se compose en majorité de colons et d'ouvriers d'origine espagnole, mais on peut constater que cet élément tend de plus en plus à évoluer vers la nationalité française : on est frappé, en circulant dans la ville, de la prédominance absolue de notre langue, alors qu'il y a une trentaine d'années, on n'y entendait guère résonner que le castillan. Du reste, la propriété du sol est presque entièrement entre les mains de Français ou d'Espagnols qui, depuis longtemps établis dans le pays, se sont fait naturaliser. Tous les jeunes gens nés sur le sol algérien sont tenus, quelle que soit leur origine, à servir durant deux ans sous notre drapeau, ce qui contribue puissamment à leur assimilation. En fait l'élément espagnol pur est surtout représenté maintenant par les immigrants récents, ouvriers agricoles, dont la condition sociale n'est guère au-dessus de celle des Arabes des classes inférieures.

Avec les Espagnols, les prolétaires arabes constituent la main-d'œuvre de ce riche pays agricole, et par leur labeur patient et leur docilité, ils sont une des bases de sa richesse. Quant aux Arabes de condition aisée, propriétaires ruraux, éleveurs et artisans, on ne peut qu'être frappé de la considération, et en quelque sorte de l'égalité comme citoyens dont ils jouissent ici. On les voit, hommes superbes, haut enrubannés, drapés de burnous éclatants, frayer dans les rues, aux terrasses des cafés, avec colons et commerçants européens. Beaucoup parlent notre langue avec aisance, et tous témoignent pour notre pays d'un loyalisme sincère, loyalisme dont ils nous ont donné et nous donnent chaque jour encore des preuves éclatantes sur les champs de bataille du Maroc.

Peu d'entre eux habitent la ville. Les moins aisés sont groupés hors des murs dans ce qu'on appelle le « Village arabe », assemblage de maisons sans caractère dominé par le minaret d'une assez jolie mosquée que le gouvernement leur a fait édifier. Les autres vivent aux environs et ne viennent ici que pour leurs affaires, vendre leurs grains ou leurs alfas ou amènent au dépôt de remonte ces gracieux et fins chevaux barbes qu'ils élèvent en grand nombre.

La garnison ne se compose que de quelques spahis, ce curieux corps indigène dont on connaît peu l'organisation en France et sur lequel nous aurons à

revenir, et de légionnaires. Au sujet de ces derniers on peut dire que la Légion Étrangère constitue une des principales attractions de Bel-Abbès. De nombreux touristes allemands et anglais ne viennent ici que dans le but de contempler ces fameux « mercenaires », sur lesquels il a été écrit tant de récits fantastiques et de légendes. Ce corps de troupes qui, constitué en 1831, a rendu de si signalés services, non seulement dans la conquête, mais aussi dans la mise en valeur de l'Algérie, ne reçut guère son organisation définitive qu'en 1849 et son premier lieu de garnison fut précisément Bel-Abbès qui fut entièrement édifié par les mains des légionnaires. Il est resté le chef-lieu, le point de formation du 1^{er} régiment étranger, le 2^e, qui constitue avec lui la Légion, étant installé à Mascara, également dans la province d'Oran.

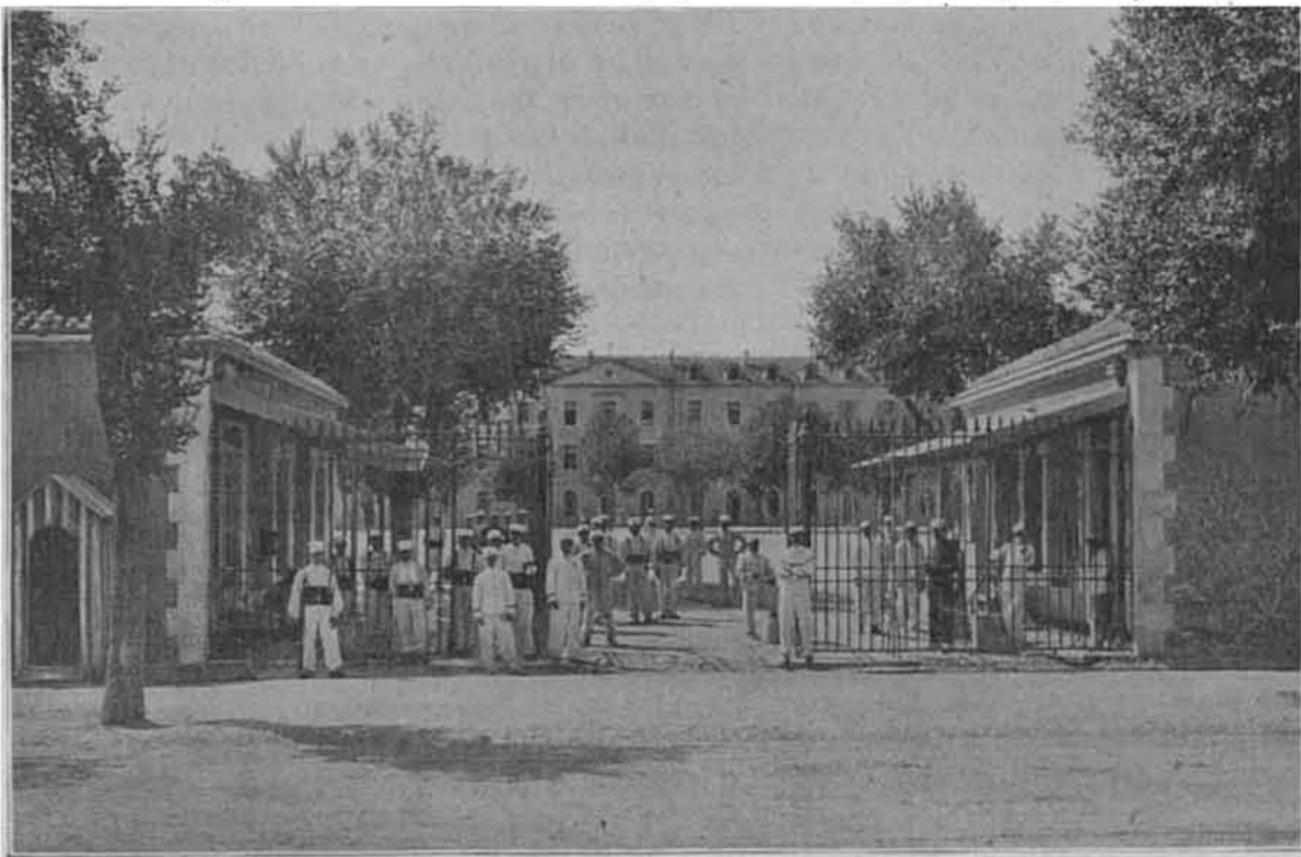
On sait avec quelle violence les Allemands ont, depuis quelque temps, attaqué l'institution de notre Légion Étrangère, qu'ils se plaisent à représenter comme un « ramassis de déserteurs et de meurt-de-faim » que la France n'enrôle du reste que pour les soumettre à un « régime de bagne » et les disperser ensuite comme « chair à canon » sur tous les champs de bataille de ses colonies. On comprend évidemment qu'on ne puisse voir en Allemagne, sans quelques regrets, un si grand nombre de jeunes soldats, attirés par l'amour d'une vie de gloire et d'aventure, et aussi rebutés par l'inflexible caporalisme germanique, venir s'enrôler sous notre drapeau, et il est explicable qu'on cherche à les en détourner par tous les moyens possibles, même par la calomnie. C'est cependant à tort que l'on considère ce corps comme presque exclusivement composé d'Allemands; même en y comprenant les Alsaciens-Lorrains, ils ne constituent pas tout à fait la moitié de l'effectif qui, outre un nombre assez notable de Français, comprend des étrangers de toutes nationalités, Italiens, Anglais, Russes et jusqu'à des Turcs. Certes, sauf au point de vue physique, le mode de recrutement de la Légion est dénué de rigueur et les gens qui s'y présentent sont souvent des naufragés de la vie, auxquels on ne demande aucun renseignement sur leur passé, pas même leur nom, la date ou le lieu de leur naissance; mais, comme le dit fort bien le capitaine Normand dans le *Bulletin de l'Afrique française*, « elle ne se compose pas que de déserteurs ou de criminels, de cerveaux brûlés ou de délinquants; elle ne compte pas, selon les besoins des publicistes d'outre-Rhin, que les meilleurs enfants de la Germanie ou le rebut de la civilisation. Elle compte surtout d'honnêtes gens, qui ont les qualités et les défauts des soldats de carrière, un esprit de sacrifice qui a droit au respect et un immense besoin d'action. »

Et du reste il suffit de circuler dans les rues de Bel-Abbès pour faire justice de toutes les perfides insinuations avancées contre la Légion. En croisant ces beaux soldats portant, sauf la couleur verte de

leurs épaulettes, un costume identique à celui de nos troupiers, on ne peut qu'être frappé de leur allure fière et martiale, de la méticuleuse propreté de leur tenue, qui font de ces légionnaires les égaux des plus belles armées d'Europe. Il faut, comme nous l'avons fait, entrer dans leur quartier, visiter ces casernements vastes, gais, aérés, avec leurs salles à manger, leurs claires chambrées; il faut assister aux défilés, aux exercices, aux manœuvres, aux ébats joyeux des hommes aux heures de repos pour reconnaître qu'il n'y a rien ici du bagne et des forçats dont parlent les critiques étrangères. Il faut aussi causer avec ces soldats, dont beaucoup, il est vrai, ne parlent que l'allemand.... Mais au moment même de notre visite, un personnage dont l'opinion ne peut être soupçonnée de partialité pour la Légion, un journaliste allemand distingué, M. de Hesse von Wartegg, poursuivait à Bel-Abbès une enquête qu'il a communiquée aux journaux allemands et qui fait justice de ces calomnies. « J'ai parlé, dit-il, de leur service et de leur vie à beaucoup de soldats. Aucun ne se plaint. Leur solde est, il est vrai, très minime pendant deux ans : un sou par jour, mais l'ordinaire, dans les casernes, et je m'en suis convaincu par moi-même, est excellent. Ils reçoivent, deux fois par jour, de la soupe, de la viande, des légumes, et dans certaines unités même, un plat sucré. Une fois par semaine, ils prennent un bain, et leur service n'est nullement aussi sévère qu'on le prétend.... Ceux qui se plaignent d'être maltraités, d'être astreints à un service éreintant, de souffrir des privations, m'ont dit ces soldats, ce sont des jeunes gens gâtés par une vie de plaisirs et de dissipation, et incapables de s'habituer à la discipline de la Légion et à la dure vie militaire.... Il ne faut pas croire que la Légion soit un corps disciplinaire comme les bataillons d'Afrique; c'est un corps d'élite qui, depuis sa création en 1831, s'est fait un nom glorieux sur les champs de bataille aux quatre coins du globe. »

Quel est le Français qui ignore les glorieux exploits de la Légion, à Madagascar, au Tonkin, en Afrique, partout où depuis un demi-siècle la France a dû lutter contre la barbarie? Ces jours-ci encore ce sont les Légionnaires qui les premiers ont arrosé de leur sang les rives de la Mouloua. « Et, comme le dit fort bien encore le capitaine Normand, si nos voisins d'Outre-Rhin critiquent la substitution de l'inscription « Valeur et Discipline » sur le drapeau des régiments étrangers, à celle habituelle en France « Honneur et Patrie », notre croix d'honneur, accordée à ce drapeau en hommage d'admiration pour ceux qui ont vécu sous ses plis, vient témoigner que la France sait reconnaître la noblesse des armes partout où elle existe. Le Légionnaire porte au fond du cœur la belle parole du général Lyautey : « Vous n'avez d'autre patrie que ce drapeau. Il est pour vous toute la patrie. Il vous en est deux fois plus cher! »

En parlant de la Légion, on ne peut passer sous



Le quartier de la Légion Etrangère, à Sidi-bel-Abbès (cl. Neurdein).

silence l'admirable musique militaire que possède le 1^{er} Etranger et qui, par le nombre de ses instrumentistes — en majorité Allemands et Polonais — et la maîtrise de ses exécutions, mérite la réputation dont elle jouit même en dehors de l'Afrique. Les Algériens n'hésitent pas à la mettre en parallèle avec la musique de la Garde républicaine de Paris. En tout cas, c'est un des charmes de la petite cité oranaise d'entendre ses belles marches en tête du régiment, sa retraite mensuelle aux flambeaux ou ses beaux concerts sous les magnifiques ombrages du Jardin public.

Dès qu'on a franchi les murs de Sidi-bel-Abbès et qu'on s'élève sur un des monticules qui encadrent la ville, on voit s'étendre à perte de vue d'immenses vignobles. Leurs ceps, géométriquement alignés, à peine relevés çà et là de quelques rangées d'oliviers au feuillage argenté, couvrent de leur réseau uniforme la vaste plaine ondulée que borne au nord la majestueuse pyramide du Tessala et au sud la sombre ligne de la forêt de Daya. L'uniformité des cultures, la régularité des plantations et l'absence d'arbres, de friches, de bois, font de ce paysage un des plus monotones qui se puisse imaginer, mais aussi un de ceux dont l'aspect donne la plus saisissante impression de l'immense labeur accompli, de la prodigieuse richesse créée en quelques années par l'opiniâtreté du génie français. Les Oranais peuvent être fiers de leur œuvre ! En contemplant ce prodigieux vignoble, dont notre Midi ne peut entrer de plus beau, je puis à peine croire qu'il y a à peine trente ans, alors que le pays était encore secoué par la révolte de Bou Amema, je suis sorti de

ce même Bel-Abbès, escorté de quelques spahis, et que, pour gagner la forêt de Daya, nos chevaux piquant à travers la plaine ne foulaient au pied que des landes incultes à demi embroussaillées de palmiers nains. Aujourd'hui, de tous côtés, au milieu des cultures, se dispersent des fermes riantes; sur des routes, bel-

les comme celles de notre France, de lourds attelages, chargés de marchandises, se croisent sans cesse avec les rapides autos que possèdent aujourd'hui tous les fermiers, et sur les prodigieux sillons qui mesurent parfois un kilomètre de longueur, les charrues s'alignent en théories, labourant sept et huit à la fois de concert ces clos de vignes qui couvrent chacun une centaine d'hectares. C'est croyez-m'en un beau spectacle et qui fait tressaillir notre cœur de Français.

Au travers de cette plaine serpente une petite rivière, la Mékerra, à peine large de 5 à 6 mètres, encaissée dans des berges croulantes, mais toute modeste qu'il soit, ce cours d'eau descendu des monts de Daya a l'avantage de couler d'une façon constante et il n'a pas peu contribué à la prospérité de ce pays, grâce au judicieux aménagement dont il a été l'objet. Arrêtée sur de nombreux points par des barrages, la Mékerra alimente un ingénieux réseau de distribution d'eau à ciel ouvert que l'on dit avoir été inspiré par les premiers colons espagnols venus ici après l'occupation française et qui auraient imité les *séguias* des jardins de Valence; mais, les Arabes ont de tout temps été maîtres dans cet art de canalisation, Quoi qu'il en soit, rayonnant des rives de la Mékerra, de petits canaux cimentés parcourent en tous sens la plaine, s'étagent à divers niveaux et distribuent la fraîcheur et la vie sur une vaste étendue du sol; leurs scintillants ruisselets parcourent même en tous sens la ville et cascotent au long de ses promenades.

A suivre.

LOUIS ROUSSELET.

